

Résumé du cours de philosophie du 4 octobre 2018 par Mieke de Moor

Francis Bacon (1561-1626)

La personne	1
Réception et influence	2
Points de départ de Bacon	2
La méthode de Bacon	3
L'œuvre de Bacon	4
Son importance dans l'histoire des idées	5
Bibliographie	6

La personne

Lord Francis Bacon, baron de Verulam- et souvent appelé "Verulanius", était vicomte de Saint-Alban et grand chancelier d'Angleterre. Il étudia le droit à Londres et séjourna en France de 1576 à 1578.

Bacon a combiné une carrière politique et une vie de philosophe : membre du Parlement à partir de 1584, il publie en 1597 un premier petit volume contenant notamment des « Essais moraux et politiques ». Il apparaît dans ses Essais comme un psychologue et observateur d'une grande finesse, un critique averti et ingénieux de l'habileté politique. Mais il avait pour passion dominante la science expérimentale, qui naissait à peine à son époque et faisait encore intégralement — partie de la philosophie.

La philosophie de Bacon représente une des grandes ruptures avec la scolastique. Après Thomas More et Montaigne, qu'il admire, avant Descartes et Spinoza qui le liront et reprendront plusieurs de ses idées, Bacon cherche à dégager la connaissance humaine de l'autorité accordée à un tout petit nombre d'auteurs par les universités et le clergé. Il reproche aux hommes de l'École de s'être enfermés dans un savoir livresque, au lieu d'explorer et étudier la nature.

Descartes écrivait que, pour l'art de faire des expériences, il n'avait rien à ajouter à ce que Verulamius en avait dit, mais il s'est inspiré de Bacon beaucoup plus qu'on ne le sait généralement. Comme le note André Lalande : « Ses Règles pour la direction de l'esprit sont pleines de formules baconiennes, et dans le Discours de la méthode lui-même j'ai relevé plus de vingt passages en face desquels on peut mettre des textes parallèles de Bacon » (Les philosophes, p. 460)

Bacon a proposé aux pouvoirs en place divers projets d'instituts de recherche et de contacts, projets qui ont été à la source de la fondation de la Royal Society en Angleterre. Leibniz disait de lui qu'il était « d'un génie divin » et D'Alembert a fait de lui un éloge dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie.

Bacon a aussi entrepris de présenter le développement des sciences et de

l'ordre social sous une forme romancée et utopique dans *La nouvelle Atlantide*, œuvre qui est restée inachevée.

Réception et influence

Il y a eu pas mal de malentendus concernant son œuvre. La réaction politique et religieuse contre « les philosophes » le rend responsable de ce qu'elle considère comme leurs aberrations. C'est ainsi que Joseph de Maistre a écrit contre lui un livre, plein d'erreurs d'ailleurs, et dont quelques-unes sont malheureusement restées monnaie courante.

Aussi, la logique de John Stuart Mill, par la confusion qu'elle a fait naître entre sa propre manière d'entendre la notion de « cause » et celle, toute différente, qu'en avait Bacon, a été l'origine de pleines de contresens et de critiques dans les notes d'une édition importante du *Novum Organum* par T. Fowler.

Bacon a lui-même également contribué à des malentendus en retenant quantité de termes scolastiques, tels que forme, cause efficiente, cause formelle, etc., malgré le fait qu'il en donnait des définitions toutes nouvelles.

Enfin, un autre obstacle vient de l'inachèvement de son œuvre systématique, la *Grande instauration des sciences*, qui devait comprendre 6 parties et dont la première seule, *la valeur et le progrès des sciences*, a été rédigée complètement. De la seconde, le plus connu, le *Nouvel Organon*, a été imprimé que la première partie. Des quatre dernières parties n'existent que des fragments.

Ce n'est qu'à la moitié du siècle dernier qu'ont été mis en valeur les aspects plus proprement rationnelles qui animent la pensée de Bacon, rattachant ainsi Bacon moins à Locke, Hume et Mill qu'à Descartes.

A été mis en valeur aussi le caractère profondément « opératif » du projet baconien.

Points de départ de Bacon

Bacon reste un chrétien comme la plupart de ses contemporains et soutient que le monde est œuvre de Dieu qui en est le législateur. Il pense que les deux livres écrits par Dieu, la nature et la Bible, sont égaux en dignité et en importance ; ils sont aussi distincts, et il est catastrophique de les mêler. Comme le note Michèle le Dœuff, « il est fort possible que Galilée ait eu connaissance de cette grande idée assez tôt, et qu'il l'ait donc non réinventée mais reprise. Il est certain, en tout cas, qu'il y a eu des contacts sympathiques entre les deux hommes et des échanges sur fond de désaccord concernant la théorie des marées ».

En ce qui concerne la connaissance de la nature, Bacon est d'avis qu'il est vain de vouloir sauter du premier coup à la généralité suprême, ou même à des généralités d'un degré trop élevé. La seule bonne méthode est de commencer par l'observation des faits particuliers, d'en dresser des constatations aussi exactes que possible, pour pouvoir arriver, par degrés, aux lois.

Le monde de nos sensations, fait de qualités comme les sons, les couleurs, est l'apparence d'un monde qui se ramène à deux formes : des structures

(schématismi) et des processus ou changements de structure (metaschematismi). Le monde matériel n'est composé que de corpuscules en mouvement et d'architectures géométriques formées par ceux-ci. En cela il se montre un héritier de l'ancien atomisme (Démocrite, Épicure, Lucrèce).

Une grande importance revient aux propriétés numériques ou géométriques ; Bacon donne une très grande place aux mathématiques dans la constitution du savoir humain et, contrairement à un préjugé historique des plus tenaces, ne limite pas la connaissance à la sensation et à l'expérience.

La méthode de Bacon

Les mathématiques, dit-il, sont indispensables, mais seulement quand la connaissance est suffisamment avancée ; elles ne doivent pas se substituer à l'expérience. Dès le premier étage de la construction de la science, le simple recueil des faits doit servir de base aux hypothèses inductives et comprend déjà des déterminations quantitatives.

La philosophie de Bacon pourrait être caractérisé comme un réalisme expérimentaliste : les choses de la nature sont, et elles sont définies par le fait qu'elles sont elles-mêmes, mais elles ne sont pas connues directement. Au contraire, l'esprit humain est un miroir inégal et infidèle ; sa relation à la nature est d'abord de l'ordre de la méconnaissance.

La connaissance rencontre en effet des « obstacles », de « distorsions », qu'il nomme en latin, les « idola ». Il en distingue quatre espèces :

1. les « idoles de la tribu » sont communes au genre humain entier ; par exemple, l'esprit humain suppose toujours plus d'ordre dans les choses qu'il n'y en a. (aph.41) ;
2. Les « idoles de la caverne » sont au contraire individuelles ; ce sont les particularités intellectuelles de chacun (aph.42) ;
3. Les « idoles de la place publique » sont liées au langage, lui-même tributaire des représentations populaires (aph. 43) ;
4. Les « idoles du théâtre » sont constituées à partir des philosophies et des démonstrations défectueuses (aph. 44). Ce sont des illusions constituées par les artifices de présentation : on a, selon Bacon, le grand tort de mettre en forme le savoir, de sorte qu'il paraisse plus complet ou plus solide qu'il n'est. La systématisme est toujours fallacieuse. Il vaut mieux présenter le résultat de ses travaux en aphorismes ou en fragments (comme il le fait lui-même et comme le fait plus tard Nietzsche).

C'est l'emprise que ces « idoles » exercent sur l'esprit humain, et donc la difficulté plus ou moins grande de s'en défaire, qui fournit le principe de leur description. Aux yeux de Bacon il n'y a pas de grande différence entre l'orgueil des mages, qui se considèrent comme l'unique intermédiaire entre la nature et l'humanité, et celui du philosophe dogmatique. Ainsi se propose-t-il d'écarter, une fois pour toutes, cette notion sacerdotale et prophétique du scientifique pour la remplacer par un humanisme scientifique qui préfigure l'Encyclopédie du XVIIIe siècle.

Il y a donc chez Bacon une critique de la raison innée comme des habitudes intellectuelles et l'indication de la nécessité d'une « purgation de l'intellect ». Mais il ne suffit pas de mettre l'esprit en garde contre lui-même, il faut aussi construire une technique d'exploration de la nature qui soit à l'esprit ce que la règle et le compas sont à la main. Bacon propose alors des protocoles d'exploration rigoureuse : une induction, c'est-à-dire : l'observation et l'enregistrement des faits, l'analyse et la classification des faits, la dérivation d'une généralisation, et la vérification. Cela signifie qu'après une étape initiale d'observation, d'analyse et de classification des faits, une hypothèse se présente. Celle-ci mènera à « l'expérience instruite » (*experientia literata*) en variant une expérience, en la prolongeant, etc., et surtout en notant par écrit les étapes de l'expérimentation. Il faut aussi reconnaître à Bacon le mérite d'avoir insisté sur le fait que l'expérience scientifique est indissociable du compte rendu d'expérience, avec une honnête description de son montage, et non sous forme seulement de résultat.

Même si, sur le plan purement logique, Bacon n'a pas vraiment formulé la méthode effectivement pratiquée par Galilée et par ses successeurs, il reste représentatif de la révolution qui s'opérait en physique, et il fut reconnu comme tel par Newton et par Kant. Le génie de Bacon, dès son premier livre publié *L'Advancement of Learning* (1605), est d'avoir proclamé que l'efficacité pratique recherchée à son époque par la magie rationnelle c'était en fait *dans les techniques*, dans les *arts* mécaniques, que l'on devait, que l'on pouvait le trouver. L'attention accordée à l'artisanat, à l'outillage est aussi importante dans la révolution du XVIIe siècle que l'utilisation des mathématiques comme seul langage scientifique.

Sa position est avant tout militante et pédagogique. Son attitude de base, dans laquelle réside sa radicalité et sa modernité, consistait précisément à refuser des principes purement dogmatiques formulés par quelques philosophes. La science ne peut pas être l'œuvre de prophètes isolés, elle ne peut être – et c'est la première fois que ce concept apparaît ou du moins est exprimé avant autant de vigueur – qu'une œuvre collective et progressive.

L'objection principale de Bacon à l'égard de ses devanciers, mages, théologiens ou philosophes, tient donc beaucoup moins aux erreurs *théoriques* qu'ils auraient commises qu'à une erreur de caractère moral, relative au rôle social, ou à l'absence de rôle social de l'intellectuel. Au lieu d'ajouter une nouvelle philosophie aux autres, il veut changer de niveau, changer l'image que l'on peut avoir de la connaissance. Il veut permettre à la connaissance de prendre son essor.

Les deux méthodes qu'on peut distinguer chez Bacon sont donc d'une part la constitution d'une histoire naturelle complète et ordonnée et d'autre part la méthode inductive.

L'œuvre de Bacon

Après ses *Essais* (1597), il publie en 1605 *Du progrès et de la promotion des savoirs*. Dans les années qui suivent, malgré ses fonctions de juriste et d'homme

politique, il écrit des opuscules philosophiques qui circuleront en manuscrit et un traité d'interprétation des fables antiques, le *De la sagesse des Anciens* (1609). C'est en 1620 qu'il publie le *Novum Organum*.

Une accusation de corruption dans un contexte politique difficile met en 1621 un terme brutal à sa carrière publique et Bacon consacra ses cinq dernières années de sa vie à composer divers ouvrages, notamment une *Histoire du règne d'Henri VII*, *La Nouvelle Atlantide* et une *Sylva Sylvarum* ou « Histoire naturelle » qui exigeait quelques travaux pratiques.

Son importance dans l'histoire des idées

L'originalité et l'importance de Bacon tiennent surtout à la critique radicale à laquelle il soumet la pensée philosophique ancienne en même temps que la pensée magique. Bacon critique à la fois l'Antiquité et le Moyen Âge et il critique de la même manière et pour les mêmes raisons la confusion de la philosophie et de la théologie, la confiance dans l'opération magique, la logique formelle des scolastiques et la stérilité du syllogisme, enfin Aristote et Platon (ou plutôt l'aristotélisme et le platonisme scolastiques).

Il a fondé la recherche scientifique sur l'idée que la nature est régie par des lois, lois qui existent antérieurement à et indépendamment des fictions que l'esprit peut inventer à leur sujet.

L'ancienne philosophie avait, selon lui, pour but d'inventer des manières de persuader, alors que la nouvelle aura pour but de découvrir des faits. Ce que l'ancienne philosophie n'avait pas compris selon lui, c'est que l'être humain ne se borne pas d'être témoin de la nature mais qu'il agit sur elle et qu'il la transforme. Concevoir l'être humain comme passif et contemplatif, c'est décrire une réalité qui n'existe pas, c'est un mythe philosophique.

Bacon oppose pour la première fois les Modernes aux Anciens dans un sens élogieux pour les premiers. En outre, en prononçant la séparation des sciences et de la religion, Bacon revendique le droit pour l'esprit de n'accepter pour vraies que les propositions dont la preuve est mise à sa disposition. Jusqu'alors la coutume avait été de garder le secret des connaissances dans un sens initiatique et presque religieux. L'idée était que la connaissance est un bien précieux qui doit rester le monopole des esprits dignes d'en être les dépositaires.

L'obstacle à la transmission n'est donc pas en l'occurrence d'ordre pédagogique ou pratique, il est d'ordre moral. Son œuvre est un manifeste en faveur d'une nouvelle éthique scientifique, fondée à la fois sur la collaboration, et l'égalité de principe des intelligences et sur la communication des connaissances et des techniques, considérées comme bien commun à toute l'humanité.

Si ce n'est pas possible de l'étiqueter Bacon d'« empiriste », il est tout de même nécessaire de le distinguer du « grand rationalisme mathématique » car, s'il reste profondément lié au projet de la science mathématique, c'est moins par son usage effectif de l'algèbre et de la géométrie que par son projet de construction d'une science universelle, qu'il nomme « logique » ou « philosophie naturelle », et

qui se rapproche à bien des égards de la « mathesis universalis » cartésienne.

Rappelons qu'on appelle (rétrospectivement et souvent « hors contexte ») :

« Réalisme » la thèse selon laquelle l'objet perçu existe effectivement hors de nous tel que nous le percevons.

« Idéalisme » la thèse selon laquelle cet objet perçu ou conçu est en grande partie le résultat de l'activité constructive de notre esprit,

« Rationalisme » la thèse selon laquelle la connaissance est organisée par des principes innés à la raison humaine,

« Sensualisme » la thèse selon laquelle toute connaissance provient au contraire de la sensation, thèse qui est une variante de l'« empirisme » qui veut dire que « tout vient de l'expérience ».

Or, toutes ces théories semblent supposer que le rapport de l'être humain à la nature fonctionne comme dans une chambre noire et met en jeu des moyens exclusivement visuels et conceptuels. Il n'en est rien.

Selon Bacon la connaissance est pouvoir, elle existe seulement lorsqu'elle est pouvoir. Cela ne veut pas dire que Bacon adapte la thèse selon laquelle nos connaissances viendraient des « nécessités de l'action » et qu'on appelle le « pragmatisme », mais qu'il y a une liaison naturelle entre la connaissance et l'action : l'opération humaine comme inhérente à la nature des choses et non point conçue comme un accident qui s'y ajoute.

Comme il le dit lui-même : « On ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant. C'est pourquoi ces deux fins jumelées, le savoir humain et le pouvoir humain, n'en font réellement qu'un. Et la privation des œuvres provient avant tout de l'ignorance des causes » (p.87).

Ainsi les trois principaux courants de la Renaissance, l'humanisme critique, l'empirisme naturaliste, la magie, démythifiée et transformée en technique d'intervention, se rejoignent pour former la philosophie technologique de Bacon.

Selon l'expression de Michèle le Dœuff : « Bacon doit être vu comme le premier des Modernes, et sa philosophie est le vrai creuset du XVIIe siècle ».

Bibliographie

- Francis Bacon, *Novum Organum*, PF, Paris, 1986
- D'alembert : <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/section/S01-85e1e524ff91/?p=v1-p42&>
- Michèle le Dœuff, *Francis Bacon*, Encyclopædia Universalis : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/bacon-chancelier-francis/>
- Maurice Merleau-Ponty, Jean-François Balaudé, (éd), *Les philosophes de l'Antiquité au XXe siècle : histoire et portraits*, LGF, Paris, [1956], 2006
- Jean-François Revel, *Histoire de la philosophie occidentale : de Thalès à Kant*, Agora, Nil éd., Paris, 1994
- Bertrand Russell, *History of western philosophy and its connection with political and social circumstances*, Unwin, London, 1979